

De la pédagogie Freinet à la Madeleine Proust

Interview de Lola Sémonin

Martine Boncourt

Lola Sémonin, auteur, interprète et metteur en scène des spectacles de la Madeleine Proust, fut autrefois institutrice Freinet.

Histoire d'un parcours, histoire de liens étroits entre ses deux métiers.

Martine Boncourt – Lola, certains lecteurs du *Nouvel Éducateur* ne te connaissent qu'à travers ton personnage de scène, la Madeleine Proust. Mais tu as été institutrice. Une première vocation ?

Lola Sémonin – Enfant, j'avais un besoin vital de créer, d'inventer, de rêver et un tel appétit d'apprendre que j'ai appris à lire sans m'en rendre compte. Je voyais mes grands-pères plongés dans le journal pendant des heures et ma curiosité en était d'autant attisée. Ils me montraient des lettres, des mots, je lisais les étiquettes des bouteilles sur la table, les réclames dans la rue, si bien qu'arrivée au CP, non seulement je m'ennuyais mais je souffrais terriblement d'être obligée d'écouter à l'annonner pendant des heures les 40 élèves de la classe. Je souffrais physiquement et psychologiquement. Un jour, l'institut m'a surprise à lire un texte de la fin du livre et m'a mise au piquet toute la matinée. De là est née en moi, inconsciemment, le désir d'enseigner autrement.

MB – « Autrement » ? D'où ton orientation vers la pédagogie Freinet ?

4 LS – Oui, j'étais déjà, sans le savoir, en route vers la Pédagogie Freinet.

Ma mère avait décidé que je serais institutrice, le must pour une femme à cette époque (je suis née en 1951). Mes parents étaient des cinéphiles passionnés et de grands lecteurs. Si j'avais pu formuler un rêve de métier, ça aurait été écrivain, actrice, réalisatrice, peintre (ce que je réalise aujourd'hui...). Mais pour plaire à ma mère, je suis entrée à l'École normale sans imaginer que j'allais rencontrer la pédagogie Freinet que j'ignorais, et que grâce à cette pédagogie, j'allais monter sur scène.

Mon seul bagage n'était pas ce que j'avais appris à l'É.N¹., mais mon dégoût de l'enseignement que j'avais reçu. Il me fallait donc réinventer une façon

d'enseigner. Considérer chaque enfant, comme j'aurais aimé qu'on me considère, avec sa personnalité, ses besoins et ses motivations. Et surtout ne pas le comparer aux autres. Permettre à mes élèves de créer, de réfléchir, de proposer, d'explorer et d'écrire.

En 1971, dès mon arrivée dans ma première classe, un CM2 à Besançon, en ZUP, j'ai annoncé à mes élèves (une classe de filles) que c'était leur maison, qu'elles pouvaient l'embellir, l'organiser. On a mis les tables en groupes, décoré les murs avec de grands dessins. Je faisais la classe comme j'aurais joué à la maîtresse, enfermée dans ma chambre. Je leur faisais écouter de la musique, allongées par terre, écrire des histoires qu'elles lisaient le matin, comme une offrande à la classe.

Moi qui m'étais sentie muselée, je leur donnais la parole et les encourageais à écrire ce qu'elles ressentaient, pour le partager avec les autres qui pourraient ainsi se reconnaître, parce qu'on est tous semblables. On porte tous en nous des souffrances, on est tous en quête d'amour.

On m'avait coupé les ailes, je leur apprenais à les ouvrir, grandes.

Je me suis aperçue très vite que la créativité débloquent des esprits rétifs aux maths et que le plaisir de venir en classe leur permettait d'aborder avec plus de curiosité des matières rébarbatives.

On ne faisait pas du calcul, on menait une enquête. On ne faisait pas des dictées, on était des espions. La phrase était un train à vapeur qui avait besoin d'une locomotive et d'un tender et pouvait remorquer tout un tas de wagons. Lors des exposés, on était des journalistes et des photographes.

On s'amusait aussi sans cesse avec les différents niveaux de langage : soutenu, courant, familier, argotique.

Plus tard – j'enseignais alors dans une classe unique d'un petit village de paysans près de Morneau, un milieu que je ne connaissais pas –, une

amie venue nous rendre visite a regardé les textes des enfants affichés, les dessins, les hamsters, le terrarium, des albums en préparation et m'a demandé si je pratiquais la pédagogie Freinet. « Moi, je fais la pédagogie Sémonin. »

Elle m'a parlé de Freinet et le mercredi suivant je suis allée à la réunion du groupe départemental. Aux vacances de la Toussaint, j'ai participé à un stage, en ayant dévoré entre-temps tout ce que Célestin et Élise avaient pu écrire. J'ai lu aussi Montessori, Steiner, et évidemment *Libres enfants de Summerhill*. Quel souffle ! Je rencontrais des amis, une connivence, des êtres attentifs aux enfants comme j'aurais aimé qu'on le soit avec moi.

MB – Et avec les parents, ça s'est passé comment ?

LS – À la première réunion des parents d'élèves, une mère m'a dit : « Une bonne claque n'a jamais fait d'mal ! » J'ai compris qu'il fallait les informer vraiment sur cette pédagogie. Je leur ai parlé du couple Freinet, des méthodes, de la créativité, des outils (fichiers auto-correctifs, bandes déroulantes, imprimerie, Bibliothèques de travail, plans de travail individuels, etc.), des réunions du matin, des responsabilités de chaque enfant (métiers), du vote, de la coopérative, des correspondants.

Je leur ai annoncé qu'il n'y aurait pas de punition, mais des discussions, par exemple faire rejouer la scène qui aura provoqué un problème pour que les enfants prennent du recul, pour en débattre et trouver une solution ensemble.

Et pas de devoirs obligatoires à la maison. Je revois encore leurs yeux ronds, leurs lèvres pincées.

Il s'est passé quelque chose d'incroyable pour eux et qui m'a permis d'avoir leur confiance, puis leur amitié. Les enfants tellement concernés par leurs recherches personnelles ont emmené du travail à la maison pour « s'avancer ».

Et là, ils m'ont regardée autrement. C'était quoi, cette maîtresse qui n'obligeait pas les enfants à travailler alors qu'ils travaillaient encore plus qu'avant ?

MB – On a du mal à imaginer qu'en tant qu'enseignante, tu n'aies pas pratiqué le théâtre avec les enfants...

LS – Dès la première année, à Besançon, j'ai mis en scène *Le petit prince* et *Le curé de Cucugnan* (tous les parents sont venus voir les spectacles) que j'ai filmés et qu'on a ensuite analysés sous toutes ses formes. Tous les élèves

avaient un rôle, choisi ou pas, mais discuté, argumenté. Une petite Rafika nous a convaincus de lui donner le premier rôle alors qu'elle avait des difficultés à apprendre. Elle a su son texte sur le bout du doigt. Elle en est sortie grandie et s'est mise à dévorer les livres.

Formidables moments d'apprentissage, d'échange. Changer de point de vue sans cesse lors des répétitions : être celui qui regarde, puis celui qu'on regarde. Prendre sa place en tenant compte des autres. J'ai vu des élèves se redresser, perdre leur timidité, leurs visages s'ouvrir.

Comme elles étaient fières, ces gamines des cités, quand la salle les applaudissait !

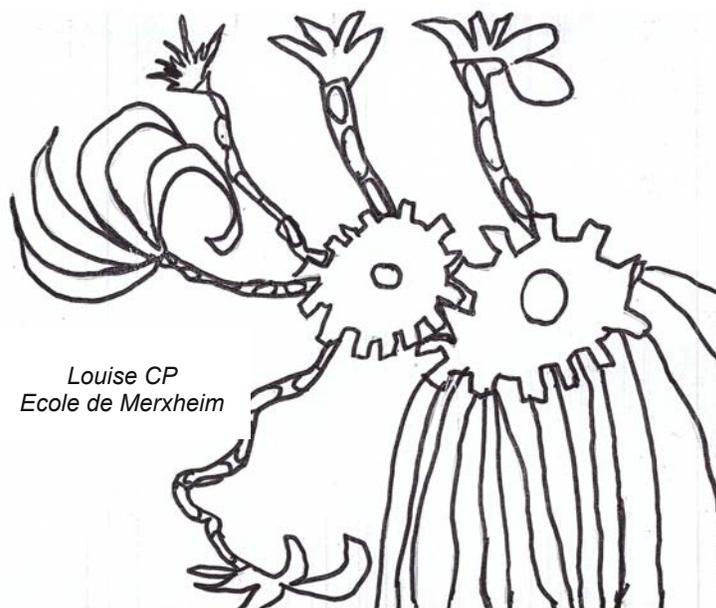
MB – Comment est née la Madeleine Proust, ce personnage de scène si vrai, si juste sur la scène ? Quelle que soit la région où l'on vit, on a tous connu des hommes, des femmes comme elle, ancrés dans le terroir, passéistes, conservateurs, et en même temps complexes, humains quoi. On a du mal à imaginer que tu l'aies inventée de toutes pièces...

LS – Elle est née avant même que je le sache.

Elle est née précisément de cette confiance, de cette amitié que m'ont données les parents d'élèves, grâce à la pédagogie Freinet.

Nous parlions beaucoup, moi, je leur expliquais comment je vivais. Pourquoi avec mon compagnon, musicien de rock, on n'était pas mariés, pourquoi notre enfant n'était pas baptisé. Je me suis confiée à eux et ils se sont confiés à moi.

Après chaque réunion, on montait dans notre cuisine. Ils apportaient des gâteaux, de la goutte, c'était très vivant et très joyeux. Je commençais de noter leurs expressions, « C'est parti pour rester », « On n'avait rien, pi on f'sait avec ! », « J'aurais jamais cru que j'allais être vieille si jeune ! ».



Louise CP
Ecole de Merxheim

Gérard, mon compagnon, m'a entraînée avec lui au conservatoire. J'ai su que je voulais jouer seule. Incarner une de ces paysannes au caractère bien trempé, au langage coloré. Gérard l'a aussitôt baptisée Madeleine Proust. Elle serait un déclencheur de souvenirs. Elle ouvrirait des pans de mémoire, ferait aimer des êtres chers. Elle serait « plus vraie que vraie ».

Il m'avait fallu prendre tous ces chemins détournés pour que la pédagogie Freinet m'emmène dans un village, que j'y rencontre des paysans au franc parler, des conteurs, des raconteurs, des déconneurs, et qu'enfin je monte sur scène comme j'en rêvais enfant.

Si on tient ce fil qui nous conduit à un rêve, la vie nous y emmènera forcément un jour ou l'autre.

En 1982, je me suis mise en disponibilité et pendant un an, je suis retournée voir ces parents d'élèves, ces paysans qui nous invitaient à la veillée et nous racontaient leur vie autour d'une saucisse de Morteau bien arrosée.

Je les ai questionnés, j'ai pris des notes, appris cet accent des montagnes qui sent la bise et les forêts de sapin. Ils m'ont montré leur savoir-faire, comment tuer une poule, emballer des œufs, mouiller le linge et le rouler en attendant le temps du repassage. Je les ai observés. Leurs cuisines aussi. Les cartes postales collées sur le buffet, le crucifix et son morceau de buis, la sainte Vierge lumineuse, le tapis au crochet posé sur le tabouret, le calendrier où on inscrit les vélages, auxquels j'ai assisté en pleine nuit.

Pendant un an, j'ai fait un travail de sociologue, d'ethnologue, j'ai travaillé la posture, toute cette éducation judéo-chrétienne qui pèse sur les épaules, les bras en avant, le cou tendu, parce qu'il y a toujours quelque chose à faire et qu'on ne sait pas ne rien faire.

Le premier spectacle de la Madeleine Proust a eu lieu à Morteau, devant eux. « C'est mieux qu'à acteur », qu'ils m'ont dit².

MB – Ton personnage a beaucoup évolué. Je me souviens de cette toute « jeune » Madeleine, telle, par exemple, qu'elle nous est apparue sur scène au congrès de l'ICEM à Strasbourg, en 1989 : une vieille femme, certes très comique, mais un peu aigrie et pas mal méchante. Rien à voir avec celle de *Haut débit*, il y a quatre ou cinq ans, qui est confrontée à l'irruption de Kamel, un jeune Beur bien de notre époque ! Elle n'a rien perdu – heureusement ! – de sa « ruralité » mais elle a largement gagné en humanité. Comment expliques-tu cette évolution ?

LS – Au fil des années, j'ai grandi et en même temps que moi j'ai fait évoluer ma Madeleine de spectacle en spectacle, l'emmenant même faire le tour du monde, pour lui apporter plus de tolé-

rance, plus d'ouverture. Jusqu'au spectacle *Haut-débit* où elle rencontre un petit Kamel qui vient « du 9-3 dans le 2-5 » : « J viens du dur pour aller dans le Doubs ! »

Trouver l'angle dans l'écriture pour dénoncer par exemple la non-intégration de cette population : « Je voulais lui acheter un bol avec son prénom. Y a pas Kamel, alors j'ai pris Marcel ! »

MB – En Pédagogie Freinet, souvent les enfants mettent en scène des textes qu'ils ont écrits eux-mêmes, poussant ainsi au plus loin la logique de l'auteur/acteur, qui est le fondement même de la PF. Ils jouent ce qu'ils ont écrit. Or, chez toi, on assiste à un phénomène presque inverse : tu vas écrire sur ce que tu joues. Non pas pour parler de ton expérience de femme de scène, mais pour donner vie à ton personnage. C'est ce qui se passe dans tes deux derniers romans où tu inventes une enfance, une jeunesse à la Madeleine. On dit que l'écriture, pour certaines personnes, est une nécessité... Quelle serait la tienne ici ?

LS – Je rêvais d'être écrivain. Lors d'une année sabbatique en 2000, j'ai écrit *Le cri du milan*³ (publié chez Lattès), où je me suis mise dans la peau d'un milan royal pour mieux observer les humains.

Et du fil tendu de ce rêve d'être écrivain, la vie m'a encore ouvert les bras. Pour fêter les 30 ans de scène de la Madeleine, les Éditions Flammarion m'ont demandé de lui inventer une vie.

Extraordinaire aventure que celle d'entrer dans son enfance, dans ses émotions, dans son parcours si loin du mien et à une autre époque, et toujours à la recherche des petites madeleines de Proust.

À nouveau, les bases de l'organisation de ma classe m'ont permis de solidifier l'édifice de la documentation, moi qui ne suis pas historienne.

Trouver le ton, que ce soit littéraire et simple, avec ses mots à elle. « Je suis née au printemps, les pieds devant. » Et tenir tout du long jusqu'à la dernière phrase. « J'avais 14 ans et toute la vie devant moi. »

C'était une telle aventure qu'au bout de 300 pages, elle n'avait que 8 ans. J'ai compris que je m'étais lancée dans une saga littéraire. La Madeleine Proust, personnage de théâtre, devient personnage romanesque⁴.

MB – Tu intervies dans les classes pour présenter tes livres, pour parler de tes spectacles. Comment ça se passe ?

LS – L'écriture du spectacle *Haut Débit* m'a amenée dans les lycées. Avec les élèves, on a écrit des scènes, réfléchi à la façon de dire les choses,

à l'impact de l'humour, à sa formulation. Pour *Le cri du Milan*, je montrais aux élèves mes premiers jets, mes brouillons maladroits, mes phrases bancales, on les travaillait ensemble. Je leur parlais de la musique des mots, du rythme, d'une couleur d'un style, du plaisir du travail bien fait. Que l'univers est rempli d'énergie et qu'il suffit de tendre les mains pour la capter. Demander et recevoir. Ainsi naît l'inspiration. Ce souffle qui parle à notre oreille, disponible, gourmande et curieuse. Exigeante aussi.

La pédagogie Freinet m'a appris l'exigence, le sens de l'organisation, l'efficacité. (Ah ! l'organisation d'une classe à tous les cours, quand chaque enfant de chaque cours avance à son propre rythme, quelle école !)

Si j'ai pu mener mon travail de productrice de mes spectacles en parallèle à ma vie d'auteur et de comédienne, c'est encore grâce à elle.

MB – Dans une interview que tu as donnée au NE en 1999, à propos de la sortie de ton premier livre, tu parles de l'importance de ces petites choses triviales du quotidien, de la vaisselle, du balai, dans le processus de création, mais aussi en ce qu'ils nourrissent notre plaisir de vivre parce qu'ils sont, dans l'instant, le seul lieu possible de la vie. Ces petits gestes, dis-tu encore, sont le lieu non de la raison mais de l'intuition. Cette façon de concevoir la vie, cette philosophie, oui, ne peut que nous séduire, nous enseignants Freinet qui partons précisément du quotidien, du sensible de l'enfant comme source d'inspiration...

LS – Au fil du temps, j'ai appris à être davantage en éveil, à ouvrir ma conscience dans l'instant présent. Être pleinement dans et avec ce qu'on fait. Lâcher ce mental qui nous dirige, nous trimballe dans des pensées négatives, dans des rabâchages stériles, pour être simplement et pleinement là.

J'ai compris que la peur n'existe pas car on a toujours peur de quelque chose qui n'est pas encore arrivé. C'est une projection de notre mental. Mais si par exemple, lorsqu'on se lave les mains, on est pleinement avec la sensation de l'eau qui coule, ou avec le bruit de nos pas le long du chemin, ou dans le geste de balayer, sans pensées, on est alors uni avec soi-même, relié à soi et à cette énergie fabuleuse de l'univers. C'est là que viennent la paix intérieure et l'inspiration. On est alors disponible pour la laisser entrer.

Comme un sculpteur, je prends la glaise de mon pays, je pétris la terre et la mémoire et leur redonne vie.

L'écriture vit en moi comme une seconde peau. J'y pense tout le temps. Elle n'est pas séparée de ma vie. Elle est ma vie.

MB – Un peu comme la Madeleine. Elle n'est pas toi. Je te vois à chaque fin de spectacle saluer le public en enlevant ta perruque de vieille femme et apparaître, telle qu'en toi-même, avec tes cheveux rouge flamboyant. Mais tu as une vraie tendresse pour ce personnage qui porte quelque chose de toi aussi...

LS – Oui, je suis nourrie de son histoire, de ses fêlures, de ce monde paysan si dur où « on était pauvres, mais comme on n' le savait pas, on n'était pas malheureux ». Et je n'ai jamais été aussi heureuse de jouer ce personnage que dans mon dernier spectacle, *La Madeleine Proust, 30 ans de scène*.

Dans le deuxième tome, *Ma drôle de guerre*, je continue de creuser ce sillon, de rendre hommage à ce monde paysan qui a travaillé la terre pour y faire pousser le pain. À transmettre, à travailler cette langue, à faire ressentir les odeurs, les parfums de ce pays, les saisons, à faire vivre les arbres et la montagne, à inventer l'histoire de ces gens-là, au tempérament bien trempé, que la fatalité caresse ou poignarde au hasard de ma plume.

« Comtois, rends-toi – Nenni ma foi ! »

MB – Tes projets ?

LS – Après cette saga, il y aura peut-être un film, une série, d'autres romans, dont un sur mon expérience d'institut, mon aventure dans la petite classe unique de l'école des Arces. La boucle sera bouclée.

Elle mène vraiment à tout, cette pédagogie Freinet...

1 EN : École Normale, ancêtre des IUFM puis des ESPÉ

2 Depuis sa création, en 1982, le personnage de la Madeleine Proust a été l'héroïne de 7 spectacles dont le dernier, *La Madeleine Proust, 30 ans de scène* est actuellement joué en tournée.

3 *Le Cri du milan*, éditions Jean Claude Lates, 2007.

4 A ce jour deux romans qui racontent « sa » vie lui ont déjà été consacrés : *La Madeleine Proust, une vie, quand j'étais p'tite*, Flammarion, 2013 et *La Madeleine Proust, une vie, tome 2 : ma drôle de guerre*, Flammarion, 2015.